S 17390/3-6

THÉATRE MODERNE,

OU

RECUEIL DE PIÈCES

Dont les Auteurs n'ont pas encore publié leur Théâtre.

COLLECTION POUR LA BIBLIOTHÈQUE

DU GÉNÉRAL MURAT.

PARIS. (An XI.)

LA BELLE ESCLAVE;

OU

VALCOUR ET ZÉILA;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

* Le ſieur Morel eſt le jeune Acteur qui a eu la main bleſſée par l'exploſion d'un piſtolet qui devoit lui ſervir dans un de ſes rôles, & au profit duquel on a déjà donné une repréſentation.

LA BELLE ESCLAVE;

OU

VALCOUR ET ZÉILA;

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE;

MÊLÉE D'ARIETTES.

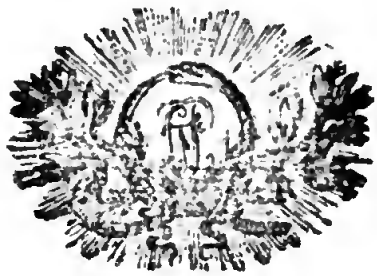
PAR M. DUMANIANT.

Muſique de M. PHILIDOR.

JOUÉE à Paris, ſur le Théâtre des petits Comédiens de Mgr. le Comte DE BEAUJOLAIS, le 18 Septembre 1787, & publiée au profit du ſieur MOREL. *

Chaſſez le naturel, il revient au galop. *Boil. ſat.*

Prix 1 liv. 4 ſ.



A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

1787.

AVERTISSEMENT.

Le fond de cette Pièce eſt tiré de trois héroïdes de Dorat. Il eût été facile d'en faire un Drame très-touchant : comme chacun a ſa maniere d'enviſager les objets, j'ai préféré de traiter la choſe gaîment. Ce petit Opéra a fait fortune au Théâtre des petits comédiens de mgr. le comte de Beaujolais ; mais j'aime à convenir que ce ſuccès eſt entièrement dû à la délicieuſe muſique dont M. Philidor, en ſe jouant, a ſi fort embelli cette bagatelle.

PERSONNAGES.

SÉLIM, marchand d'eſclaves.
ALI, eſclave & factotum de Sélim.
VALCOUR, amant de Zéïla.
ZÉILA, jeune indienne. } eſclaves de Sélim.
FATMÉ. } eſclaves de Sélim.
ZISINE. } eſclaves de Sélim.
Quatre maroquins, perſonnages muets.

La ſcène eſt à Maroc, dans la maiſon de Sélim.

LA BELLE ESCLAVE,

OU

VALCOUR ET ZÉILA,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALCOUR, ALI.

DUO.

VALCOUR, *en eſclave.*

Quoi! dans ces lieux!

ALI.

Oui, dans ces lieux.

VALCOUR.

Je vais revoir tout ce que j'aime.

ALI.

N'en doutez pas, c'eſt elle-même.

VACOUR.

Momens délicieux !
Je cède à mon impatience,
On ne brûla jamais de tant de feux.

ALI.

Seigneur françois, ayez de la prudence;
Un mot peut nous perdre tous deux.

Enſemble.

VALCOUR. ALI.

Mon cœur plein de feux, Contentez vos feux,
Brûle d'impatience. Et moins d'impatience.

VALCOUR.

Quoi ! dans ces lieux ?

ALI.

Oui, dans ces lieux.

VALCOUR.

Je vais revoir tout ce que j'aime.

ALI.

N'en doutez pas, c'eſt elle-même.

VALCOUR.

Momens délicieux !

Enſemble.

VALCOUR. ALI.

Ah ! quelle impatience, Ah ! moins d'impatience,
Je ne me contiens plus. Où nous ſommes perdus.

ALI.

De par Mahomet, monſieur le françois, modérez ces tranſports, ou je romps le marché que nous avons

fait enſemble. Quoique vos mille ſequins me tentent, je vous avouerai cependant, que je tiens encore plus à la vie qu'à l'argent que vous me promettez; & ſachez que le patron du logis, le ſeigneur Sélim, le plus riche marchand d'eſclaves de Maroc, n'entend pas raiſon, & qu'il pourroit bien, par manière de converſation, nous faire empaler l'un & l'autre, cérémonie qui, à tout prendre, ne m'amuſeroit pas autrement.

VALCOUR.

Mais êtes vous bien certain que celle que j'aime eſt au pouvoir de ce cruel & avare Sélim?

ALI.

Oui. Une jeune perſonne?

VALCOUR.

La beauté même.

ALI.

C'eſt à quoi je prends peu garde.

VALCOUR.

Son nom eſt Zéila?

ALI.

Eh! oui, oui. Trouvée dans une île déſerte, par un corſaire.

VALCOUR.

Oui; dans une île déſerte, où je l'abandonnai, après m'y avoir ſauvé des horreurs du naufrage.

ALI.

Oh ! c'étoit mal à vous.

VALCOUR.

Mon crime fut involontaire. Un vaiſſeau monté par un capitaine de ma nation, vient y mouiller....

ALI.

Vous allez à bord, & pendant que vous faites une reconnoiſſance avec les gens de l'équipage, le vent fraîchit, on lève l'ancre, & le navire s'eloigne.

VALCOUR.

Oui; voilà ce qui m'arriva. J'eus beau crier, me plaindre...

ALI.

Le capitaine inſenſible à vos larmes, fumant tranquillement ſa pipe, n'en pourſuivit pas moins ſa route.

VALCOUR.

Hélas! oui, le cruel!

ALI.

Zéila ſur le rivage, vous tendoit ſes beaux bras; mais bientôt elle & l'ile diſparurent à vos regards.

VALCOUR.

Qui vous auroit inſtruit?

ALI.

Parbleu! vous-même. Vous ne prenez pas garde que depuis vingt-quatre heures que j'ai l'honneur de vous

connoître, vous m'avez au moins fait trente à quarante fois le récit de votre roman.

VALCOUR.

C'eſt la vérité. Mais mes remords ont bien vengé Zéïla.

ALI.

C'eſt dans l'ordre; il faut que juſtice ſoit faite.

VALCOUR.

Je viens mourir à ſes pieds, ou en obtenir ma grace.

ALI.

Elle vous pardonnera, car elle pleure.

VALCOUR.

ARIETTE.

De l'amante la plus chérie,
De celle qui n'aimoit la vie
Qu'afin de faire mon bonheur,
C'eſt moi qui cauſe la douleur!
Zéïla me croit infidelle,
Quand je l'idolâtre toujours.
Grands Dieux! ſi je ſuis haï d'elle,
Terminez à l'inſtant mes jours.
Ah! ſi ma faute involontaire,
Chère amante, a pu t'outrager,
Le tourment qui me déſeſpère,
Hélas! a trop ſu te venger.

ALI.

A cet égard, ſoyez ſans inquiétude; elle eſt femme, & ce ſexe trouve ſon compte & du plaiſir à pardonner.

VALCOUR.

Je venois pour l'arracher à cet infâme ſéjour. J'ai fait offrir deux mille ſequins pour ſa rançon; c'eſt tout ce que je poſsède en ce moment, & le barbare me la refuſe.

ALI.

Le barbare n'a pas tant de tort; il en eſt amoureux: mais vos mille ſequins m'ont touché l'ame; ce ſoir à dix heures, Zéila, vous & moi, ſerons dans une barque, à dix mille d'ici, ou nous ſerons empalés, ou dans un ſac au fond de l'eau.

VALCOUR.

Cruelle alternative!

ALI.

Elle n'eſt pas conſolante, à la vérité.

VALCOUR.

Celle que j'aime périroit par un affreux ſupplice!

ALI.

Ce n'eſt point elle qui m'inquiette.

VALCOUR.

Qui donc?

ALI.

C'eſt de moi dont je ſuis inquiet. Que vous périſſiez tous deux dans l'entrepriſe, à la bonne heure! il n'y a rien à dire, vous êtes amoureux, & j'y donne les mains; mais que moi, qui n'ai preſque jamais

eu rien à démêler avec l'amour, j'aille vous tenir compagnie en l'autre monde ; cela n'eſt pas mon avis. N'importe, mille ſequins ſont une fortune pour un pauvre hère qui ne poſsède rien, & je me haſarde à tout.

VALCOUR.

Ma reconnoiſſance...

ALI.

Je m'en paſſerai, votre argent me ſuffit. Sachez ſeulement vous contenir aujourd'hui. Songez que je vous introduis chez le patron en qualité d'eunuque, & que pour peu que vous vous échappiez, le moins qui peut vous arriver, eſt de le devenir tout de bon.

VALCOUR.

Ne craignez rien.

ALI.

De ce côté-là, ce ſont vos affaires. Paix! quelqu'un vient. Ce ſont deux eſclaves de Sélim, contenez-vous devant elles. Mais non, retirez-vous ; elles ſont clairvoyantes, femmes, & par conſéquent indiſcrettes. Allez m'attendre dans la pièce voiſine.

VALCOUR.

Hâtez, je vous prie, l'inſtant où je vais revoir tout ce que j'aime au monde ; ſongez que le bonheur de ma vie en dépend.

ALI, *le pouſſant.*

Eh! oui, oui.

SCENE II.

ALI.

(*Fatmé & Zizine entrent & ſuivent Valcour.*)

LE bonheur de ma vie! voilà quelque choſe de bien intéreſſant pour moi! qu'il me parle de ſes mille ſequins, à la bonne-heure; voilà ce qui touche, voilà ce qui attache, voilà ce qui ſeduit un cœur comme le mien.

SCENE III.

ALI, FATMÉ, ZIZINE.

ZIZINE.

ALI, quel eſt cet homme que je viens de voir? eſt-il de la maiſon?

ALI.

C'eſt un nouvel eſclave dont le patron du logis vient de faire l'emplette. Eſt-il de votre goût? a-t-il le bonheur de vous plaire?

FATMÉ.

On ne peut davantage. On va donc moins s'ennuyer ici.

ZISINE.

On n'y voyoit auparavant que Sélim & toi, & vous n'êtes pas fort aimables l'un & l'autre.

ALI.

Il eſt vrai que nous ne nous en piquons pas.

FATMÉ.

Tu continueras de cultiver les fleurs du jardin de Zisine, & le nouvel eſclave....

ZISINE.

Aura ſoin du vôtre, n'eſt-il pas vrai?

ALI.

Vous en diſpoſez toutes deux comme ſi vous en étiez les maîtreſſes. Sélim le deſtine à veiller ſur ſon épouſe. C'eſt un de ces gardiens de ſérail: il n'entend rien au jardinage; mais il chante à ravir.

FATMÉ.

J'aime peu la muſique; mais il amuſera Ziſine.

ZISINE.

Oh! non; je vous le cède.

FATMÉ.

C'eſt dommage pourtant. Comme la mine trompe!

ZISINE.

Mais, dis-tu, Sélim ſe marie! qu'elle eſt la femme qu'il épouſe?

ALI.

Peu vous importe; il eſt ſi laid, ſi déſagréable!...

FATMÉ.

Mais... non, pas tant pour un mari.

ZISINE.

Il eſt vrai qu'il vaut mieux l'avoir comme cela, que de n'en pas avoir du tout; & puis il eſt riche & fort vieux.

ALI.

Il eſt vrai; c'eſt quelque choſe que cela. Si bien donc que ſi Sélim laiſſoit tomber ſon choix ſur l'une de vous deux; il ne courroit pas le riſque de vous chagriner.

TRIO.

FATMÉ, *à part, à Ali.*

Cher Ali, je t'ouvre mon ame,
L'eſclavage eſt un affront pour moi;
Que ton ſecours que je reclame,
De Sélim m'aſſure la foi.

ALI, *à part, à Fatmé.*

Ah! Madame, comptez ſur moi.

ZISINE, *tirant Ali à part.*

Si j'obtiens une préférence
Que Sélim doit à mes attraits,
Sois sûr que ma reconnoiſſance,
Cher Ali, ne mourra jamais.

ALI, *à part, à Ziſine.*

Ah! je ſuis à vous pour jamais.

FATMÉ.

Je ſuis bien trompée, ou Ziſine
Veut avoir Sélim pour époux.

ZISINE.

Moi!

FATMÉ.

Vous.

ZISINE.

Je vois auſſi ſans être fine,
Que l'obtenir vous ſeroit doux.

FATMÉ.

Moi!

ZISINE.

Vous.

ALI.

Allons, de bonne grace,
Avouez entre nous,
Qu'une fille ſe laſſe
De n'avoir point d'époux.

ALI.

Je vois à votre mine,
Qu'il vous paroîtroit doux
De l'avoir pour époux.

FATMÉ, ZISINE.

Je vois ſans être fine,
Qu'il vous paroîtroit doux
De l'avoir pour époux.

FATMÉ.

Eh bien! au gré de votre envie,
Ma chere, épouſez-le en ce jour.

ZISINE.

Eh! non, non, ma très-chère amie,
Qu'il ſoit le prix de votre amour.

FATMÉ.

Sans jalouſie,

ZISINE.

Sans jalouſie,

FATMÉ.

Je ſaurai le voir dans vos bras.

ZISINE.

Je ſaurai le voir dans vos bras.

FATMÉ, *à part, à Ali.*

Ali, je t'en ſupplie,
Fais qu'elle ne l'obtienne pas.

ZISINE, *à part, à Ali.*

Cher Ali, je t'en prie,
Hélas! ne m'abandonne pas.

FATMÉ.

Vous êtes ſi jolie!

ZISINE.

Vous avez tant d'appas!

FATMÉ, *à part.*

Elle le croit.

ZISINE, *à part.*

Elle s'y fie.

FATMÉ.

Que vous devez bien l'emporter;

ZISINE.

Que rien ne doit vous réſiſter.

FATMÉ, *à part.*

Que je la hais !

ZISINE, *à part.*

Que je l'abhorre !

ALI.

Trève de compliment.
Allez, un autre ſoin encore
Doit vous troubler en ce moment.

FATMÉ. ZISINE.

Comment ! Comment !

ALI.

Quelle humeur eſt la vôtre ;
Soyez d'accord toutes les deux :
Cet époux, l'objet de vos vœux,
N'eſt ni pour l'une, ni pour l'autre.

FATMÉ. ZISINE.

Comment ! Comment !

ALI.

C'eſt Zéila qu'il aime.

FATMÉ, ZISINE.

C'eſt Zéila qu'il aime !

ALI.

Et qu'il épouſe inceſſamment,

FATMÉ, ZISINE.

Zéila ſait lui plaire ;
Nous ſervirions cette étrangère,
Plutôt la mort.

ALI. FATMÉ, ZISINE.

Uniſſez votre effort — Uniſſons notre effort
Pour vous venger d'un tel outrage : — Pour nous venger d'un tel outrage :
Elle l'emporte, c'eſt un tort — Elle l'emporte, c'eſt un tort
Qui doit exciter votre rage. — Qui doit exciter notre rage.

SCENE IV.

ALI.

BON ! m'en voilà débarraſſé. Leur haine contre Zéïla, leurs petites tracaſſeries ne ſauroient nuire à mes projets; je les mettrai ſous la clef à l'heure du départ. Je ſuis fâché de ne pouvoir emmener cette petite Ziſine avec moi ; elle me revient aſſez. Je n'oſe cependant lui rien confier : elle babilleroit, tout ſeroit perdu, & adieu les mille ſequins; & ſi je ſuis aſſez heureux pour les gagner, quelle joie ! quelle ſatisfaction ! je ſerai comme tant d'autres.

COUPLETS.

Riches de la terre,
Pour vous, vivre eſt doux;
Quand tout m'eſt contraire,
Tout s'embellit pour vous.
Ah ! quel ſort proſpère,
Quand matin & ſoir,
On n'a d'autre affaire
Qu'à ſuivre ſon vouloir.

Ah !

Ah! ſi la fortune
Sourit à mes vœux,
Sans contrainte aucune
Je m'en vais vivre heureux.
Que la parque file
Mes jours à ſon choix,
Être gai, tranquille,
Seront mes ſeules loix.

Pour couler ma vie
Toujours doucement,
J'aurai tendre amie
Au minois revenant.
Serviteur ni maître,
Je veux tour-à-tour,
Ne voir, ne connoître
Que Bacchus & l'Amour.

SCENE V.

SÉLIM, ALI.

SÉLIM.

Bien, bien, Ali; tu me parois joyeux, cela me fait plaiſir. Écoute, tu auras ſoin de me préparer un feſtin pour vingt convives : puiſque je me marie, je veux faire les choſes dans les règles.

ALI.

Pour vingt convives! ſongez-vous à la dépenſe?

SÉLIM.

Je te répète, Ali, que je renonce à l'avarice. O béni ſoit l'inſtant où j'appris à lire ! Sans ce ſavant philoſophe arabe, j'allois quitter la vie ſans goûter ſes plaiſirs ; j'aurois vécu comme un ſot, & je ſerois mort de même. Voilà quarante ans que j'accumule ſequins ſur ſequins ; le beau plaiſir que celui-là ! autant vaudroit-il avoir des pierres dans mon coffre, que de l'or qui ne m'y ſert à rien.

ALI.

C'eſt ce que j'ai toujours dit.

SÉLIM.

C'eſt ce que dit auſſi mon arabe.

ALI.

Et l'arabe a raiſon.

SÉLIM.

Cet or amaſſé va enfin me procurer le bonheur. Avoue-le toi-même, n'étois-je pas bien dupe d'acheter de belles femmes pour les autres ! je ſerois mort auprès, ſans oſer y toucher du bout du doigt. Auſſi vais-je bien m'en dédommager !

ALI.

Vous vous raviſez un peu tard. Eſt-il tems de penſer à ſe chauffer lorſque le feu va s'éteindre ?

SÉLIM.

Tais-toi, ta morale me déplaît : ne ſonge qu'à exé-

cuter mes ordres ; ſur-tout procure moi vingt flacons de ce bon vin de Chypre.

ALI.

Du vin !

SÉLIM.

Oui, du vin. Si je m'en ſuis privé juſqu'à préſent ; ce n'étoit que par lézinerie, & je veux devenir prodigue.

ARIETTE.

Avant de ſortir de la vie,
Je veux en goûter les plaiſirs.
Que j'aime la philoſophie
Qui s'accorde avec nos deſirs !
Malgré mon âge,
Je veux me divertir ;
C'eſt être ſage
Que de jouir.
Que tout ici ſe réjouiſſe ;
Soir & matin
Je veux qu'on chante ce refrain :
Nargue ! nargue de l'avarice,
Vive l'amour & le bon vin !

Hem ! qu'en dis-tu ?

ALI.

Moi ? je dis comme vous.

Suite en duo.

ALI.

Oui, je ſerai votre complice ;
Soir & matin
Je répéterai ce refrain :
Nargue ! nargue de l'avarice,
Vive l'amour & le bon vin !

SÉLIM.

Que tout ici ſe réjouiſſe ;
Soir & matin
Je veux qu'on chante ce refrain ;
Nargue ! nargue de l'avarice,
Vive l'amour & le bon vin !

ALI.

Je vous aime de cette humeur ; pourvu que cela dure, & que l'avarice ne revienne pas encore s'emparer de vous.

SÉLIM.

Non, tout eſt dit ; j'en connois l'abus. Je veux briller, faire figure, monter ma maiſon comme celle d'un cadi, faire bonne chere comme nos dervis. M'as-tu acheté un eunuque pour veiller ſur ma femme ?

ALI.

Oui, ſeigneur ; j'attendois vos ordres pour vous le préſenter. Eſclave, paroiſſez.

SCENE VI.

VALCOUR, ALI, SÉLIM.

ALI.

LE voilà : qu'en dites-vous ?

SÉLIM.

Il a l'air triſte.

ALI, *à part.*

On le ſeroit à moins.

SÉLIM.

Combien l'as-tu payé ?

ALI.

Cinquante ſequins.

SÉLIM.

Mais c'eſt un marché donné ; il en vaut cent comme un.... Je ſonge.... ce gros négociant, mon voiſin, m'a prié de lui en procurer un ; conduis-le tout de ſuite chez lui. Je vais gagner cent ſequins de la main à la main.

ALI.

Ah ! ah ! fi, ſeigneur, ce ſeroit un trait d'avare !

SÉLIM.

Tu as raiſon. Je ne ſuis pas maître de cela. Allons, je le garderai... Cependant, cent ſequins !

ALI.

Vous retombez toujours ; je doute que vous vous corrigiez.

SÉLIM.

Cela ne peut pas venir dans un moment : quarante ans d'habitude....

ALI.

Enracinent furieuſement un vice dans le cœur d'un homme.

SÉLIM.

Cela part ſans que j'y ſonge. Avertis moi chaque fois que je retomberai.

ALI.

J'y aurai attention ; & pour commencer à agir

d'après votre nouveau caractère, envoyez galament; par votre eunuque, un préſent à votre prétendue.

SÉLIM.

Je vais ſuivre ton conſeil. Approchez diſcret gardien de la vertu de ma future; allez dans le jardin cueillir un bouquet que vous irez lui offrir de ma part.

VALCOUR.

Seigneur, je vole exécuter vos ordres : heureux ſi la belle Zéila daigne agréer mon zèle, & voir en moi le plus fidèle & le plus ſoumis de tous les eſclaves.

SCENE VII.

ALI, SÉLIM.

SÉLIM.

CETTE commiſſion paroît lui faire plaiſir. Ce drôle-là prend feu comme ſi... Écoute, Ali, es-tu bien sûr de cet eſclave !

ALI.

Je me rends ſa caution.

SÉLIM.

Je le laiſſe ſur ta conſcience; en tout cas tu paierois pour lui. Je me ſens en belle humeur, vas vîte me chercher un cadi, tout ce qu'il me faut, & que tout

ſoit terminé avant midi ; j'en dînerai de meilleur appétit.

ALI, *à part.*

Ah ! diable ; allons tout préparer pour le départ.

SÉLIM.

Vas exécuter mes ordres. Zéila vient.

ALI, *à part.*

Je ne puis la prévenir.

SÉLIM.

Je ne ſais que lui dire ; je n'ai jamais parlé amour. Je vais chercher mon eſclave ; le drôle a l'air ſpirituel, je le chargerai du premier compliment.

ALI.

Bien imaginé.

SCENE VIII.

SÉLIM, ZÉILA, ALI.

SÉLIM.

ATTENDEZ-MOI là, Madame ; je ſuis à vous dans la minutte, & je vous dirai quelque choſe.... par quelqu'un... Oh ! vous ſerez contente.

ALI.

Ne pleurez plus, vous allez être libre ; attendez-

vous au plus grand bonheur qui puiſſe jamais vous arriver, & quoique vous voyez, gardez-vous de céder à vos premiers mouvemens.

SÉLIM.

Allons, pars donc, maudit bavard; tu n'entends rien à cela. Je vais chercher l'autre. Quoi qu'il en ſoit, séchez vos larmes; c'eſt l'inſtant de rire où jamais. Reſtez-là, reſtez-là, je ſuis à vous dans la minute.

SCENE IX.

ZÉILA, *ſeule.*

RÉCITATIF.

O CIEL! ſe pourroit-il! quoi! ces mortels farouches
Compatiroient à mes douleurs!
Les diſcours conſolans, hélas! ſont dans leurs bouches,
Quand la pitié, peut-être, eſt bien loin de leurs cœurs...
Si de mes pleurs pourtant la ſource étoit tarie...
Si le ciel finiſſoit mes tourmens inouis!...
Je ne ſais... mais je ſens que mon ame eſt remplie
D'un doux preſſentiment qui calme mes ennuis.

ARIETTE.

Quel eſpoir! c'eſt pour moi l'aurore
Qui vient m'annoncer un beau jour.
Vers l'objet que j'adore,
Ne puis-je pas encore

SCÈNE X.

Être conduite par l'Amour.
Hélas ! une cruelle abſence
Tient mon pauvre cœur en ſouffrance !
Valcour ! que fais-tu loin de moi !
Ah ! cher amant, rapproche-toi,
Quel eſpoir, &c.

Mais qui peut les intéreſſer à mon ſort ? puis-je croire que la pitié puiſſe entrer dans des cœurs qui, par état, ſemblent avoir fait vœu de n'en point avoir ?

SCÈNE X.

ZÉILA, VALCOUR, SÉLIM.

SÉLIM, *à Valcour.*

TIENS, la voilà ; tourne-lui cela le plus joliment qu'il te ſera poſſible.

TRIO.

VALCOUR.

De la part d'un amant fidèle,

SÉLIM.

Oh ! très-fidèle.

VALCOUR.

Qui n'a jamais aimé que vous.

SÉLIM.

Jamais que vous.

ZÉILA.

Où ſuis-je ! le deſtin jaloux,
M'offre-t-il une erreur cruelle !

VALCOUR.

Raſſurez-vous.

SÉLIM.

Raſſurez-vous.

VALCOUR.

De la part d'un amant fidèle,
Qui n'a jamais aimé que vous,
Recevez cette fleur nouvelle.
Sans art comme elle,
Vous êtes belle,
Et votre amant,
En vous aimant,
Dans ſon ardeur eſt auſſi ſimple qu'elle.

ZÉILA.

Eſt-ce une erreur !

VALCOUR.

Ne craignez rien.

SÉLIM.

Il dit fort bien.

VALCOUR.

Le printems de retour,
De ſes dons vient embellir Flore ;
Et de même l'Amour,
Offre à vos yeux en ce ſéjour,
L'amant qui vous adore.

SÉLIM.

Cet eſclave m'enchante,
Et parle bien amour.

SCÈNE X.

Eh bien ! ſoyez contente,
Au gré de votre attente
Tout ira dans ce jour.

ZÈILA.

Votre ame bienfaiſante
Combleroit tous mes vœux !
Quoi ! nous ſerions unis tous deux !

VALCOUR, SÉLIM.

Oui, tous les deux.

VALCOUR.

On reſpire, on vous aime.

SÉLIM.

Et l'on veut être aimé de même.

VALCOUR.

On tombe à vos genoux.

SÉLIM.

Paix ! notre ami, modérez vous.
Tudieu ! comme il s'enflamme !
Reſpectez mieux la femme
Dont je ſerai l'époux.

VALCOUR.

Je me trahis moi-même.

ZÉILA.

Ma ſurpriſe eſt extrême.

VALCOUR.

Raſſurez-vous, ne craignez rien.
(*A part.*)
Calme-toi, ſache feindre.

SÉLIM.

Eh bien ?

VALCOUR.

Eh ! Seigneur, l'on vous aime.

SÉLIM.

Je dois être à ſon gré.

ZÉILA.

Je vois l'objet que j'aime
Mon cœur eſt raſſuré.
J'ignore
Encore
Par quel moyen mon cœur
Retrouve le bonheur.

VALCOUR, ZÉILA.

Ce n'eſt point un preſtige,
L'Amour fait ce prodige :
Ce dieu par ſes bienfaits,
Va combler { mes / nos } ſouhaits.

Tous Trois.

Il n'eſt aucun obſtacle,
Je le ſens en ce jour ;
Il n'eſt point de miracle
Impoſſible à l'Amour.

SCÈNE XI.

SÉLIM, VALCOUR, ZÉILA, ALI.

ALI.

SEIGNEUR, Zadig vient pour vous payer la demi-douzaine de femmes que vous lui avez vendues la ſemaine dernière.

SÉLIM.

Je vais recevoir l'argent de Zadig.

ALI.

Les gens du Cadi viennent auſſi pour traiter avec vous, pour Fatmé votre circaſſienne.

SÉLIM.

Tu me conſeilles donc de m'en défaire ?

ALI.

Si je vous le conſeille ? Vous allez avoir deux cents pour cent de bénéfice, pour la facture & le droit de courtage.

SÉLIM.

Je voulois la garder pour moi ; mais à mon âge on en a déjà trop d'une, & puis, l'argent que j'en retirerai va me payer tous les frais de mon mariage. Je vais à eux, je reviens & j'épouſe tout de ſuite. Eſclave !

pendant que je n'y ſerai pas, chante lui quelque choſe pour la déſennuyer.

(*Il fait en ſortant un geſte d'intelligence à Ali, comme pour lui dire de veiller ſur eux.*)

SCÈNE XII.

VALCOUR, ZÉILA, ALI.

ZÉILA.

N'EST-CE point un ſonge qui m'abuſe? eſt-ce toi, cher Valcour, que j'ai le bonheur de revoir en ces lieux?

ALI.

C'eſt lui-même en perſonne, amoureux & fidèle: il vient vous délivrer.

ZÉILA.

Par quel miracle?

ALI, *vîte.*

En deux mots voici l'hiſtoire. On le ſépara de vous malgré lui. De retour en France, il s'eſt rembarqué pour l'île, où il ne vous a pas trouvée parce que vous n'y étiez plus; un vaiſſeau qui faiſoit la même route que celui qui vous emmenoit, l'a conduit ici quinze jours après vous. Il vouloit vous racheter, le patron

n'a pas voulu ; il m'a proposé de vous enlever, j'y ai consenti : nous devions partir cette nuit, nous partirons dans une demi-heure. Le vent est favorable, il pourroit changer d'ici au soir ; les brigantins qui pourroient nous donner la chasse sont tous dehors ; les gens que j'ai conduis ici vont occuper Sélim : nous n'avons qu'un instant, sachons en profiter. Restez ici ; l'on m'attend au port, je vole avertir le patron de la barque, & je viens vous chercher. Tout est prêt pour le départ ; la mer est grosse, le vent est bon, l'occasion est belle : nous avons du courage, de l'amour, de la résolution, de l'argent ; & vogue la galère, nous ne saurions manquer de réussir.

SCÈNE XIII.

VALCOUR, ZÉILA, ensuite FATMÉ ZISINE dans le fond.

ARIETTE.

ZÉILA.

Mon cœur, par ta présence,
Doucement agité,
Goûte la récompense
De sa fidélité.
Ce moment plein de charmes,
Où tu reviens pour moi,

Me conſole des larmes
Que je verſai pour toi.

VALCOUR.

Si ton amant coupable
Avoit pu te trahir,
Le remord implacable
Auroit ſu l'en punir,
Loin de toi dans les larmes,
Il fut mort ſans l'eſpoir.
Pour bannir ſes allarmes,
C'eſt aſſez de te voir.

(*Fatmé & Ziſine paroiſſent.*)

DUO.

VALCOUR, ZÉILA.

Au ſort longtems barbare,
Pardonnons ſes rigueurs,
Alors qu'il les repare
A force de faveurs.
Si l'amour le plus tendre,
Peut rendre heureux un cœur,
Qui pourroit mieux prétendre
Au ſuprême bonheur?

SCÈNE

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SÉLIM, & quatre perſonnages muets.

FATMÉ, *à Sélim qui entre.*

SEIGNEUR, vengez-vous d'une infidelle qui vous trahit.

ZISINE.

Ce beau chanteur ſuppoſé, c'eſt ſon amant.

SÉLIM.

Eſt-il poſſible?

VALCOUR.

Nous ſommes perdus!

ZÉILA.

Malheureuſe! j'ai cauſé ta mort.

SÉLIM.

Ah! traître! ah! ſcélérat! me faire cet affront! vouloir me ſouffler la premiere femme que je m'aviſe d'aimer! Et vous, la belle pleureuſe, vous preniez donc plaiſir à la choſe?

FATMÉ.

Je vous en réponds. (*Montrant Ali qui entre.*) Voilà le traître qui a tout conduit.

SCENE XV ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, ALI.

ALI, *entrant.*

LA barque eſt prête. Ah! qne vois-je? décampons!

SÉLIM, *l'arrêtant.*

Alte-là. C'eſt toi, perfide eſclave, qui tramois tout cela. Tu vas être puni de ta déloyauté.

Finale Dialoguée.

SÉLIM.

Tremblez de ma juſte colère.
(*A Ali.*)
Pour toi, maudit fauſſaire,
Ton dos payera
Les frais de cette affaire.

ALI.

Ah! j'avois bien affaire
D'aller me mêler de cela!
Le joli coup que j'ai fait là!

SÉLIM, *montrant Valcour.*

Vîte, que l'on me lie
Cet inſolent.

ZÉILA.

Seigneur prenez ma vie,
Et faites grace à mon amant.

VALCOUR & ZÉILA.

Que votre ame attendrie,
Soit ſenſible à ſes pleurs,
Et que ma mort expie
Mon crime & mes malheurs.

VALCOUR, ZÉILA, ALI.

Grace, hélas! Seigneur, grace!

SÉLIM.

Il faut que juſtice ſe faſſe.

FATMÉ, ZISINE.

(*Montrant Valcour.*) (*Montrant Zeïla.*)
Pardonnez-lui. Renvoyez-là.

SÉLIM.

Pour la punir, elle m'épouſera.

ZÉILA.

Qui! moi! cruel!

SÉLIM.

Ma douce amie,
Il vous faut en paſſer par-là.
Eh! vîte, que l'on m'expédie
Ce drôle-là.

ALI.

Seigneur! écoutez la clémence.

ZISINE, FATMÉ.

Voyez, il eſt ſi bon garçon.
Grace! grace! ſeigneur!

SÉLIM.

Non, non.
Qu'on m'obéiſſe en diligence.

VALCOUR, ZÉILA.

De ton courroux,
Sur moi ſeul fait tomber les coups;
Mais épargne ſon innocence.

ALI.

Il a de l'or en abondance.

SÉLIM.

Ceci fait une différence!

ALI.

Deux mille ſequins que voilà.

VALCOUR, *offrant une bourſe.*

Prends, & délivre Zéila.

SÉLIM.

Pars, ſi tu veux, à ce prix-là;
Mais pour elle, elle reſtera.

VALCOUR.

Eh quoi! monſtre

SÉLIM.

Tempête, jure;
Vains propos, diſcours ſuperflus!
Parle; veux-tu, ne veux-tu plus?
Le tems me preſſe, il faut conclure.

VALCOUR.

Eh bien! monſtre fai moi périr.

ZEILA.

Ame farouche!
Puiſqu'aucune pitié ne touche
Ton lâche cœur, fait pour haïr,

(*Elle ſe ſaiſit du poiguard de Sélim qui ſe reçule, croyant qu'elle veut le tuer.*)

Le trépas, malgré toi, ſaura nous réunir.

ALI, *la retenant.*

Seigneur! elle eſt femme à le faire.
Prenez l'argent, renvoyez-là.

SELIM.

Donne la bourſe.

ALI.

La voilà.

(*Faiſant ſonner la bourſe.*)

Le joli ſon que celui-là.

SELIM.

Je vous pardonne, plus d'alarmes.

VALCOUR, ZEILA.

Nous ſommes unis, plus d'alarmes,

SELIM, *faiſant ſonner la bourſe.*

C'eſt un beau ſon que celui-la;
Mais une femme a bien des charmes!

FATME.

Eh bien! Seigneur, épouſez-moi.

SELIM.

Qui! toi!

FATME.

Oui, moi;
Tout comme une autre j'ai des charmes.

SELIM.

Elle me tente, fat ma foi.

FATMÉ.

Eh bien ! Seigneur, épouſez-moi.

SÉLIM.

Tope ! je te donne ma foi.

ALI.

Pour que chacun à ſa chacune,
Soit réuni dans ce beau jour,
Ma Ziſine, il faut à ton tour,
A mon ſort unir ta fortune.

ZISINE.

Qui ! moi !

ALI.

Oui, toi !
Tout comme un autre je peux plaire.

ZISINE.

Tu peux plaire, je le ſens bien ;
Mais je ſuis pauvre & tu n'as rien.

ALI.

L'Amour ſera notre ſoutien.

Tous.

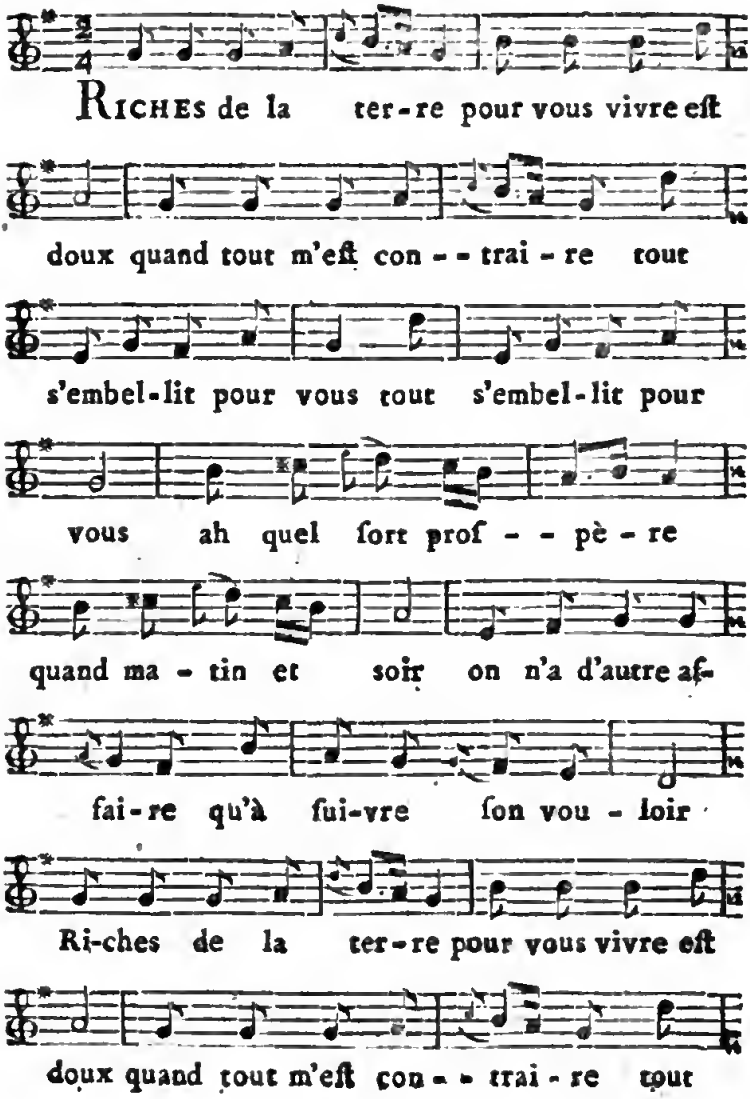
Puiſque le deſtin favorable
Veut nous combler de ſes faveurs,
Chantons l'Amour & ſes douceurs,
Célébrons ce dieu tout aimable :
Seul, il ſait combler nos deſirs.
Il n'eſt point d'amour ſans plaiſirs,
Et ſans l'amour point de plaiſirs.

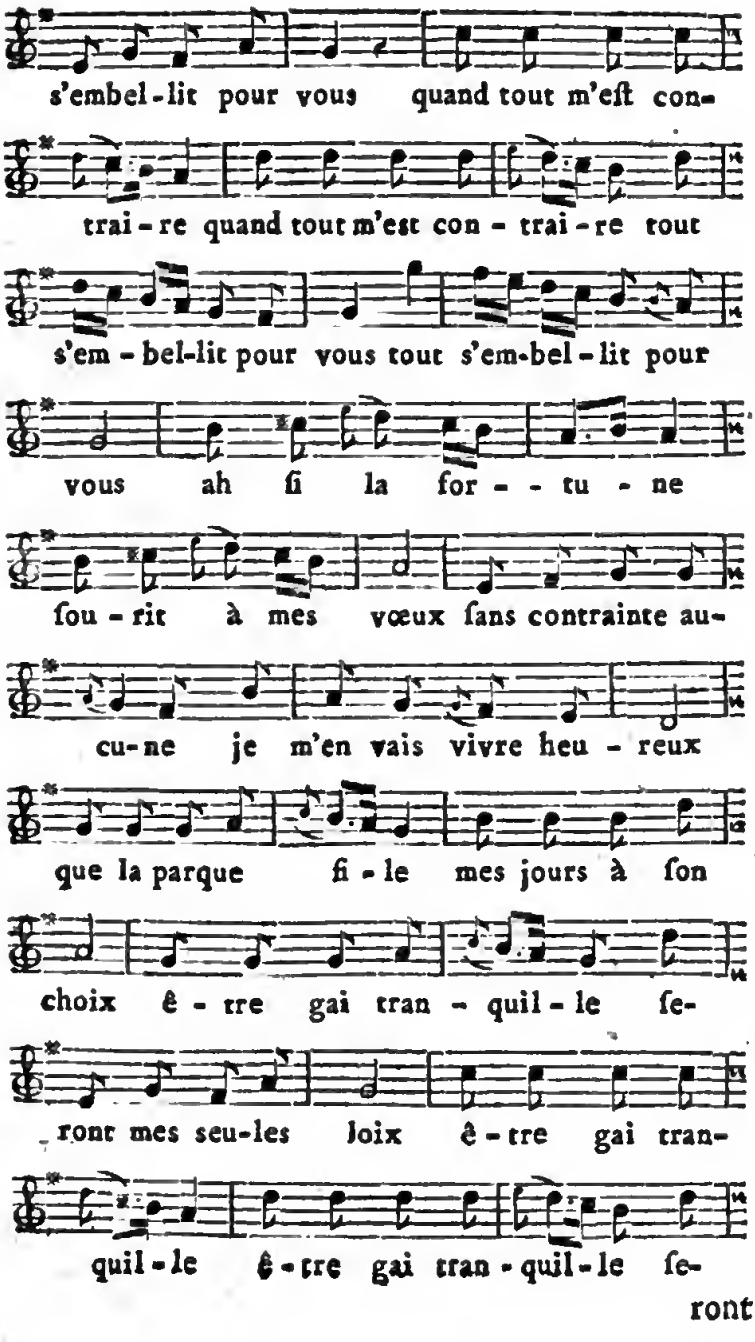
FIN.

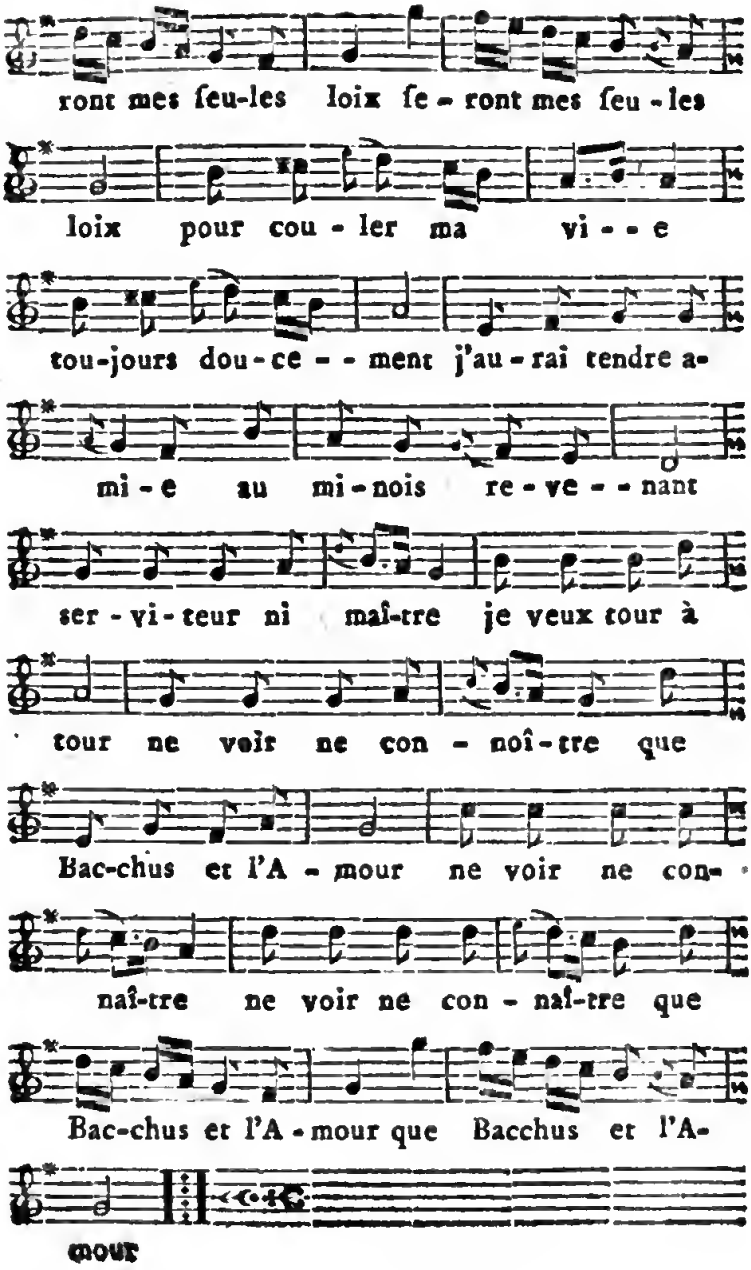
COUPLETS DE LA SCÈNE IV,

Mis en muſique.

Gaiement.




s'embel-lit pour vous quand tout m'eſt con-
trai-re quand tout m'est con-trai-re tout
s'em-bel-lit pour vous tout s'em-bel-lit pour
vous ah ſi la for--tu-ne
ſou-rit à mes vœux ſans contrainte au-
cu-ne je m'en vais vivre heu-reux
que la parque fi-le mes jours à ſon
choix ê-tre gai tran-quil-le ſe-
ront mes seu-les loix ê-tre gai tran-
quil-le ê-tre gai tran-quil-le ſe-
ront


ront mes ſeu-les loix ſe - ront mes ſeu - les
loix pour cou - ler ma vi - - e
tou-jours dou-ce - - ment j'au - rai tendre a-
mi - e au mi - nois re - ve - - nant
ſer - vi - teur ni maî-tre je veux tour à
tour ne voir ne con - noî - tre que
Bac-chus et l'A - mour ne voir ne con-
naî-tre ne voir ne con - naî-tre que
Bac-chus et l'A - mour que Bacchus et l'A-
mour